

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean MASSIN

Plaidoyer pour Victor Hugo, poète

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1936, tome 35, p. 1-6

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Plaidoyer pour Victor Hugo poète

1935 amenait le cinquantenaire de la mort de Victor Hugo. Cet anniversaire donna occasion aux hugolâtres de ranimer l'ardeur de leur culte, aux hugophobes de jeter sur la mémoire de l'écrivain de nouvelles brouettées d'opprobre. Revues et conférences trouvèrent dans la querelle ravivée un aliment de plusieurs mois.

Aujourd'hui que le feu des passions partisans se refroidit, il nous est agréable de publier le « Pro Hugo » que M. Jean Massin (dont nos lecteurs ont eu plaisir déjà à lire ici même une étude sur Claudel et des impressions de Paris) prononça au débat organisé par l'Institut Catholique de Paris sur la question Hugo. Si quelques passages se ressentaient de la forme oratoire, on voudrait bien se souvenir des circonstances où ce plaidoyer naquit, car, destiné à être parlé, il ne pouvait revêtir la coupe de la chose écrite.

On raconte qu'un jeune écrivain, désireux de faire sa cour à Leconte de Lisle ne trouva rien de mieux que de lui dire qu'Hugo était bête ; et vous connaissez la terrible réponse de Leconte de Lisle : « Oui, monsieur, il est bête comme l'Himalaya ». Le poète des *Montreurs* avait parfaitement deviné la cause de l'animosité que beaucoup nourrissent contre Victor Hugo ; il est trop grand et trop vaste ; comme il est très difficile d'embrasser cette immensité, de l'apprécier, comme il est très difficile aussi de la nier, on préfère dire qu'elle n'a aucune valeur parce qu'elle est trop grande (ce qui, en somme, est à peu près reprocher à l'Himalaya de ne pas se réduire aux plateaux de l'Ardenne) ; et ensuite, on avance qu'elle

a passé de mode, excuse excellente pour s'abstenir d'être impartial.

Mais précisons. Quels sont au juste les reproches adressés à Victor Hugo ? D'avoir cultivé tous les genres, d'avoir exploité tous les thèmes sans conviction vraie, d'avoir développé sa pensée avec un verbalisme qui l'étouffe, d'avoir voulu faire œuvre de penseur sans y avoir réussi, d'avoir eu « trop d'âme ». Ce serait évidemment nuisible à sa gloire, s'il n'y avait là quelque peu d'exagération.

Est-ce vrai d'abord qu'il ait traité tous les thèmes à la mode sans conviction ? On peut abandonner les pièces des *Ballades* situées dans un moyen-âge qui nous paraît un peu « genre troubadour » ; on peut abandonner certains poèmes des *Orientales*, d'un exotisme assez artificiel. Mais croyez-vous vraiment qu'il n'y ait qu'une exploitation de thèmes à la mode dans cette épopée en prose, pleine d'enthousiasme et de vie qu'est *Notre-Dame de Paris* ? Croyez-vous qu'il n'y ait qu'une exploitation de thèmes à la mode dans les *Châtiments* ? Beaucoup ont fait grief à Victor Hugo de cette virulence impitoyable qui anime le livre, et vous venez même d'entendre citer à ce propos l'axiome de M. Paul Valéry, que je me refuse à adopter pour ma part : « L'enthousiasme n'est pas un état d'âme d'écrivain ». Mais alors, si on reproche à Victor Hugo d'avoir vibré, d'avoir été plus ému qu'il n'eût fallu, je ne comprends plus qu'on lui reproche encore de n'avoir écrit que de simples romances de guitare !

Et dans les *Contemplations*, au livre du *Pauca Meæ*, pensez-vous qu'il n'y ait pas de sincérité ? Un père pleurant sa fille peut-il songer à faire de sa douleur un motif artistique ? J'ai lu un jour A *Villequier* devant un auditoire sinon illettré, du moins fort peu cultivé ; il en fut ému presque jusqu'aux larmes. Croyez-vous qu'il soit possible d'émouvoir lorsqu'on n'a pas mis un peu de son âme dans ses vers ?

Que reproche-t-on encore à Victor Hugo ? Son verbalisme ? Ici je ne peux pas nier qu'il ait beaucoup écrit ; c'est indiscutable. Peut-on le lui reprocher ? Laissons de côté les écrits de la vieillesse et ceux de l'adolescence, comme pour juger Corneille nous laisserions de côté

Suréna, Pulchérie ou *Clitandre*. Considérons seulement les œuvres de la maturité, des *Feuilles d'Automne* à la *Légende des Siècles*. C'est déjà un monument assez considérable ; il y développe très longuement des pensées assez simples. Je vous l'accorde : sa philosophie tiendrait en cinquante pages. Seulement il est une chose que peut-être on aurait tort d'oublier, c'est que Victor Hugo n'est pas un abstracteur de quintessence, mais un Poète. Si vous le lui reprochez, je n'ai plus rien à dire ; sinon je répondrai que le poète ne doit pas énoncer des axiomes arides, dessécher sa pensée en dialectique ou en formules. Le Poète est le Créateur, celui qui donne la vie ; il lui faut laisser vivre sa pensée, en diriger le développement sans le restreindre ; large fleuve baignant une luxuriante végétation, et non canal étroit et mesquin. Comme peu d'écrivains, Victor Hugo a connu la science d'orchestrer sa pensée, de faire croître la merveilleuse forêt vierge de ses images sur les bords abstraits de la métaphysique. Ne faut-il pas plutôt l'en admirer que l'en blâmer ?

Je reconnais bien volontiers qu'il a un peu abusé des gouffres sombres, des anges lumineux, des abîmes farouches, de l'azur rêveur, surtout à la fin de son œuvre ; qu'il a un peu exagéré en allongeant ses énumérations pendant des dizaines de vers, en accumulant ses antithèses, qu'il s'est permis parfois des calembours d'un goût douteux sous prétexte de faire image. Mais ces taches, ce sont les nuages qui voilent une faible partie de la montagne, ce n'est pas le massif lui-même. Victor Hugo, comme Lamartine, est arrivé lorsque la poésie se mourait, bâillonnée par l'esprit didactique et formulaire, réduite à n'être plus qu'un recueil d'adages mnémotechniques. Hugo et sa génération lui ont donné un essor plus large et des visées plus hautes. Au métronome qui scandait inlassablement une mesure monotone, ils ont substitué un orchestre prestigieux ; aux mornes traités d'horticulture versifiée de l'abbé Delille, ils ont fait succéder l'ardeur de leurs hymnes. Faut-il les en blâmer ?

Ce qu'on reproche au fond à Victor Hugo, c'est d'avoir eu le sens du grand, c'est d'avoir eu « trop d'âme ». Je m'excuse de la vulgarité du mot, mais aujourd'hui beaucoup de personnes le trouvent « pompier ». Il va se

ranger dans cette catégorie des « grands écrivains rasoirs » où trônent Corneille, Racine, Pascal, Lamartine, Vigny. Qu'est-ce donc à dire : « être pompier », sinon chercher à s'élever au-dessus du niveau du vulgaire, dédaigner la facilité, les procédés qui donnent l'illusion de l'art ; « être pompier », c'est essayer de parvenir à la vraie noblesse, d'atteindre la véritable harmonie esthétique comme Racine, poétique comme Lamartine.

Et Victor Hugo nous livre peut-être sa conception de la poésie lorsqu'il écrit :

*« Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore. »*

Il nous laisse voir sa volonté de s'emparer du monde, d'exprimer la Création dans son œuvre, et de lui restituer son sens religieux. C'était là une entreprise titanique ; elle n'allait pas sans risques, et Victor Hugo ne sut pas résoudre toutes les difficultés qui l'arrêtèrent. Je ne peux pas nier qu'il se soit trop souvent lourdement trompé, qu'en cherchant la signification religieuse du monde il ait adoré la nature au lieu de son Créateur, qu'il ait confondu avec l'Amour d'essence divine des sentiments qui n'étaient qu'érotiques, je ne peux pas nier que dans l'immensité de sa vision, le sens des proportions lui ait parfois manqué, et donc le bon goût. Mais je trouve une grandeur vraiment héroïque dans cet effort d'un esprit humain pour conquérir l'Univers, l'enfermer tout entier dans son œuvre en lui rendant la valeur mystique que Victor Hugo — confusément — a sentie. S'il a en partie échoué, nous pouvons dire de lui comme Sainte-Beuve de Ronsard :

Qu'on dise : il osa trop, mais l'audace était belle.

C'est sans doute pour cela que l'œuvre de Victor Hugo apparaît à certains comme passée de mode ; d'abord parce que autant nous nous sommes éloignés du Romantisme, autant nous nous sommes écartés de la conception du monde de Victor Hugo, ce qui nous rend injustes

envers son œuvre ; ensuite parce qu'à notre époque certains ne goûtent plus les grandes entreprises artistiques et les conceptions hardies. L'influence de Hugo est certaine, non pas tant directement que pour avoir permis à Baudelaire et surtout à Rimbaud de renouveler notre langue. Mais cette influence a été bien plus restreinte quant au fond même de l'art que sur la forme artistique.

Depuis Mallarmé, en effet, beaucoup de poètes ne voient plus dans la poésie qu'un simple moyen de suggérer des émotions esthétiques par un assemblage harmonieux de mots dépouillés de tout sens concret. Pour ceux-là, la poésie Victor Hugo est périmée ; en écrivant, il a eu la volonté de dire quelque chose (ce qui continue de me sembler conforme au simple bon sens), il a eu la volonté, (sans toujours y parvenir complètement) d'avoir une métaphysique, il a mis de la passion dans ses vers, il a eu du souffle. Or pour M. Paul Valéry, vous le savez, le poète ne doit pas avoir de métaphysique et « l'enthousiasme n'est pas un état d'âme d'écrivain ».

Mais il est un autre courant dans la poésie contemporaine, un courant de « réalisme mystique ». Repoussant l'abstraction et l'hermétisme des mallarméens, beaucoup d'écrivains prétendent comme Hugo jadis conquérir l'univers, et exprimer la Création dans l'œuvre d'art, en fonction du sens religieux, sens primitif et essentiel de toute poésie, de toute œuvre d'art, de toute action humaine. Hugo jadis avait échoué en grande partie, par suite d'une technique encore insuffisante (l'alexandrin rimé et les périodes de la prose l'invitaient trop à la verbosité) ; il avait surtout échoué à cause d'une mystique erronée. M. Paul Claudel a réussi parce qu'il s'appuyait sur une religion véritable et robuste. Mais nous devons saluer Victor Hugo comme un précurseur génial, et dont l'édifice, pour n'avoir pas la perfection de la cathédrale claudélienne, garde sa beauté majestueuse et sa prestigieuse harmonie.

En vérité, le fait seul d'avoir institué ce débat en apporte la solution. Lorsque cinquante ans après sa mort, cent ans après la publication de ses chefs-d'œuvre, un poète attire à lui tant d'injures et tant de ferveur, lorsque son nom est dans la mémoire de tout un peuple, ses livres aux mains de toute une élite, ses vers sur les lèvres

de toute une jeunesse, je n'en veux pas d'autre preuve que son œuvre est vivante et digne de vivre ; je n'en veux pas d'autre preuve qu'il est un grand poète.

Je ne veux pas dire qu'il soit le plus pur poète de notre langue, mais qu'il est un des plus grands ; sans doute il y a des réserves à faire, et qui s'imposent sur son œuvre ; mais cette œuvre exige notre admiration comme un des plus beaux monuments de notre histoire. Il y aurait mauvaise grâce à la lui marchander. Et pour achever de vous en convaincre, je voudrais qu'il me soit permis de lire quelques vers de lui, parmi les plus doux et les plus émus, écrits à la veille d'un pèlerinage sur la tombe de sa fille ; et je vous supplie de les écouter en vous défaisant des préjugés que peut-être vous avez apportés ici, et en vous laissant séduire par cette beauté simple et vraiment poignante :

*Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne,
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.*

*Je marcherai, les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.*

*Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.*

Jean MASSIN